

OLIVIER DESCAMPS

ART SAUVAGE

FRISSONS^{MD}

DE POCHE

OLIVIER DESCAMPS

ART SAUVAGE

Merci, Thomas.

O.D.





1

La pluie, froide et pénétrante, crée des reflets jaunâtres sur le bâtiment sale. L'automne est resté gris, une lumière blafarde déposant un voile sur les couleurs normalement apaisantes avant l'hiver. Victor avance la tête courbée, ses cheveux accumulant malgré tout les gouttes désagréables qui glissent dans son cou.

La zone industrielle autour de lui semble déserte, délabrée, comme si tous les travailleurs s'étaient réfugiés chez eux en prévision de l'hiver qui arrivait trop tôt. Le passant solitaire accélère, le bruit de ses chaussures mouillées masqué dans le crépitement de la pluie.

Il s'arrête devant une vieille porte en métal, vérifiant l'adresse sur son téléphone rapidement, pour ne pas laisser l'appareil sorti trop longtemps. Il n'y a pas de sonnette sur le mur de briques. Il cogne plusieurs fois, espérant qu'il n'y aura pas de réponse et qu'il pourra rentrer chez lui. Les gonds grincent lorsque l'ouverture se fait, et il s'engouffre dès que l'homme en face de lui s'écarte.

– Pas trop mouillé ?

Victor lui jette un regard noir, sans effet. Son cousin a toujours eu le dessus sur leurs interactions sociales. Quelque chose dans sa désinvolture lui donne une confiance qui semble inébranlable.

– Bon, je suis là. Qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

Nathaniel s'écarte, faisant signe de le suivre. Les deux jeunes hommes progressent dans un petit couloir.

– Tu es toujours en art, non ?

Ça n'est pas une vraie question. Nat connaît parfaitement la situation de Victor, mais il aime faire de longues introductions pour maintenir le suspense. L'invité soupire.

– Pourquoi je suis ici ?

– Pour ça...

Le couloir débouche dans une vaste salle plongée dans la pénombre. L'ancien entrepôt donne l'impression d'être obscurci par la poussière qui flotte dans l'air, recouvrant les débris qui tapissent le sol. Au plafond, de vieux puits de lumière ont été partiellement recouverts de cartons, pour couvrir les bris dus au manque d'entretien.

Mais Victor ne remarque pas tout ça. Au milieu de la pièce, dans l'endroit le plus éclairé, comme s'il est au centre du faisceau d'un projecteur, se trouve un lit.

La première question qui lui vient est comment ce meuble a été transporté ici. Clairement ancien, lourd, le bois détérioré est sombre, encore marqué des restes de décorations sculptées. Le baldaquin est un drap blanc très clair, trop pour le lieu gris. Les couvertures sont également propres et lissées.

Allongé dessus se trouve une silhouette en robe de mariée.

Victor s'approche lentement, effrayé malgré lui. La forme ne respire pas, entièrement immobile sur le lit. Elle s'enfonce à peine, semblant ne rien peser, délicate dans ses vêtements impeccablement disposés qui lui vont parfaitement.

Le jeune homme continue seul jusqu'au bord du meuble. De longs gants recouvrent les bras de la femme, et un voile nuptial masque son visage. Victor se force à tendre la main. Il voit plus qu'il ne ressent le tremblement léger. L'idée du contact le révolte, mais la curiosité est plus forte. Ses doigts effleurent la dentelle, légère comme de la soie. Il redoute le moment où il va découvrir un visage décomposé, momifié. Ou peut-être un cadavre frais, la peau encore fine, élastique. Il ne sait pas ce qui le traumatiserait le plus. Pourtant, incapable de s'en empêcher, il soulève lentement le tissu.

Le regard froid, sans émotion du mannequin provoque un relâchement chez Victor. Dans son dos, Nat est en train de ricaner.

– Tu trouves ça drôle ?

– Hey, m'en veux pas, j'ai fait la même tête que toi quand je l'ai découvert.

Le jeune homme se retourne vers son cousin.

– C'est pas toi qui l'as installé ici ?

– Absolument pas ! Pourquoi j'aurais fait un truc pareil ?

– Donc quoi, quelqu'un a laissé une poupée et un lit au milieu d'un de tes projets immobiliers ?

– Regarde mieux...

Nat semble être redevenu sérieux, ce qui inquiète Victor. Ce dernier se retourne et observe le mannequin plus attentivement. Le visage a été maquillé avec beaucoup de soin, jusqu'aux faux cils qui semblent avoir été collés patiemment et méthodiquement. Mais avec toute cette attention, le col de la robe est plié, tombant étrangement sur le cou. L'homme déplace doucement le tissu et dévoile la jonction entre la tête et le corps.

Le plastique a été écrasé. Victor frissonne malgré lui. Il ne s'agit pas d'un bris accidentel.

La partie semble avoir été chauffée pour la rendre malléable. Puis quelqu'un a appliqué une forte pression là où la trachée et les artères d'un humain passent, au point où l'empreinte des larges mains est restée parfaitement claire.

La mariée a été étranglée, son cou broyé par la violence de l'attaque. En se représentant le travail

fait pour obtenir ce résultat, une certitude s'impose au jeune homme. Le responsable y a pris du plaisir.

Instinctivement, Victor glisse de nouveau le voile nuptial sur le visage.

– C'est le gardien qui m'a prévenu, explique Nat en arrière. Il passe une fois par semaine pour être sûr que les squatteurs ne s'installent pas définitivement. Ça deviendrait compliqué ensuite de les déloger.

Victor remarque enfin que son cousin ne s'est pas approché du lit. Ce dernier continue d'une voix un peu lourde :

– Honnêtement, parfois, vous allez trop loin.

– Tu crois que j'ai quelque chose à voir avec ça ?

– Pas toi personnellement. Ton milieu, tes connaissances...

– Je ne sais pas de quoi tu parles, mais si tu m'as fait venir pour m'accuser d'un truc...

Nat fait un geste qui englobe le lit.

– C'est pas un de vos trucs bizarres là, pour choquer ?

– De quoi tu parles ?

– Comment ça s'appelle... un *happening*. Est-ce que c'est ça ? Tout ce truc est de l'art ?

Victor reste interdit un instant, puis se retourne vers le lit. Tout à coup, son regard vient de changer, sa perception et les sentiments qui s'imposent devenus radicalement différents.

– Peut-être, dit-il enfin. Mais pas un happening. Ça, c'est quand un artiste fait quelque chose devant public. Là, il n'y a pas l'auteur.

– Alors quoi ?

– Alors... c'est l'exemple d'art furtif le plus étrange que j'ai vu.

Nat soupire longuement, comme s'il avait attendu une explication, peu importe laquelle.

– Bon, c'est de l'art, c'est ton domaine... qu'est-ce qu'on fait ?

Victor reste un instant à contempler le lit, la position du mannequin, sans parvenir à se débarrasser du sentiment malsain qui se dégage de l'ensemble.

– Rien. Il n'y a rien à faire. Le but est que quelqu'un voit l'œuvre, c'est fait. Maintenant on peut tout ranger.

– Écoute... j'aimerais bien ne pas attirer les foules. Tant que cet endroit n'est pas rénové, il n'est pas exactement aux normes, tu vois. Ça m'arrangerait que la ville ne regarde pas par ici.

Victor hoche la tête, n'écoutant qu'à moitié. Instinctivement, il observe le sol. Son cousin s'arrête, intrigué.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il n'y a pas de poussière par terre. Tout a été nettoyé. Pas de trace de pas autour du lit.

– Et alors ?

Victor sort son téléphone cellulaire.

– Toute la mise en scène est pensée. Parfaite.

Nat ne répond rien alors que l'autre homme commence à prendre des photos, comme possédé. Il le regarde faire, mal à l'aise devant l'attrance étrange de son cousin pour la scène. Un sentiment d'urgence, l'envie de sortir d'ici, de retourner dans le confort de sa nouvelle voiture, de quitter ce quartier mal éclairé et peuplé de souvenirs. Il passe d'un pied sur l'autre hors du faible faisceau de lumière qui tombe de façon éthérée sur le lit. Il finit par parler, ne pouvant plus se retenir.

– Tu veux le prendre ?

Victor le regarde comme s'il n'avait pas compris la question.

– Tout ça, continue Nat avec un geste du menton. Je ne sais pas ce que tu peux en tirer, mais c'est à toi.

– Ça ne vaut rien, affirme son cousin en le rejoignant. De toute façon, je ne saurais pas où le mettre.

– Je demanderai au gardien de le jeter alors.

– C'est dommage, répond le jeune homme avec un dernier regard vers le mannequin. Mais c'est probablement tout ce qui reste à faire.

Les deux rejoignent le couloir sans rien dire.

À l'extérieur, la pluie tombe toujours, mais ils ne semblent pas s'en rendre compte. En s'éloignant, Nat a encore l'impression que quelque chose de sale s'est attaché à lui.



2

Lorsque Victor entre dans son appartement, son excitation est telle qu'il ne vérifie même pas s'il a correctement refermé la porte. La pluie semble avoir rincé son incertitude, et le malaise qu'il ressent encore en pensant au lit incongru au milieu du délabrement le motive à présent.

C'est de l'art, évidemment. Le plus étrange, le plus déroutant, le plus intéressant qu'il ait vu naître. Il ne peut pas laisser passer cette occasion. Deux ans après des études en histoire de l'art, il n'a toujours pas réussi à percer le milieu. Presque au bout de ses capacités financières, la découverte de la mariée n'est pas une simple aubaine. C'est sa dernière chance.

Il s'installe immédiatement devant son ordinateur et commence à écrire. Les exposés qu'il poste régulièrement sur son blogue ne sont pas réellement lus, mais il espère que ça sera un bon échauffement pour un article à proposer aux journaux d'art. Un bon papier publié, peut-être l'ouverture vers d'autres contrats, une porte vers la carrière dont il rêve.

L'image du mannequin au cou broyé encore claire, il laisse les pensées venir, les théories se développer toutes seules. Victor décrit mécaniquement ses hypothèses intellectuelles, mais reste insatisfait. La scène de la mariée ne l'a pas quitté. Il finit par réaliser que toutes ses idées ne décrivent pas ce qu'il ressent. Il n'a pas été apaisé. Il n'a pas eu l'impression de voir une forme de beauté universelle.

Il a été bouleversé. Pendant un instant, il a même cru avoir un cadavre en face de lui. Une mort violente, brutale, exercée sur une femme en robe blanche, symbole de pureté. L'étranglement est intime, personnel, représentant une rage indomptée. La vision le perturbe encore, et cette impression est une œuvre d'art sans concession.

Il conclut son billet de blogue sans vraiment savoir ce qu'il a écrit. Il repense à l'inquiétude de son cousin et frémit malgré lui. Même Nat, avec son regard profane, a immédiatement vu la recherche artistique. Motivé par l'idée d'avoir obtenu la chance qu'il attendait, Victor passe le reste de la journée à trier ses photos, à démonter ses vidéos et à assembler son article.

Deux jours plus tard, il reçoit les premières retombées. Deux jours à travailler sur l'article qu'il n'ose pas envoyer au journal. Le brouillon encore dans son ordinateur, Victor peine un matin sur sa porte, les bras chargés de courses. Son pied heurte

la lettre qui glisse jusque sous un meuble, et s'arrête, presque perdue. Dans l'enveloppe, le critique découvre une feuille à la calligraphie timide et régulière, visiblement composée avec beaucoup d'attention.

Cher monsieur Fradel,

Je me permets de vous écrire après la lecture de votre publication sur internet, concernant mon travail. Votre texte a été pour moi captivant et flatteur. Je vous en remercie.

J'oserai tout de même une remarque, quant à votre compréhension de l'objet. Il reste des choses à découvrir, et j'espère que vous saurez les dévoiler avant la suite.

En attendant de vous lire, je tiens à vous remercier une fois de plus pour votre analyse éclairante.

Victor reste un moment à lire et relire le papier. Les quelques mots le fascinent sans qu'il puisse l'expliquer. Dans ses mains, il semble avoir la confirmation de tout ce qu'il espérait. Un artiste naissant, d'autres œuvres à découvrir. L'auteur a

même pris la peine de trouver son adresse pour lui envoyer une lettre, alors qu'il aurait pu se contenter d'un courrier électronique.

Sur une intuition, il sort son cellulaire et appelle son cousin. Il lui laisse à peine le temps de décrocher et parle immédiatement.

– Tu l'as encore ? Tu ne l'as pas enlevé ?

– Bonjour à toi ! Si tu parles du lit, je l'ai fait mettre dans un coin.

– Je te le prends.

Nat reste sans voix une seconde.

– Tu peux me le faire livrer ? C'est un peu lourd pour moi tout seul.

– Oui... Oui, je peux, mais tu vas en faire quoi ?

Victor regarde la lettre toujours dans sa main.

– Je ne sais pas encore.

Il y a quelque chose à découvrir. Quelque chose qu'il n'a pas encore compris, que l'article émotif sur son blogue ne dit pas. Dès qu'il a raccroché, la réalité s'abat sur lui. Il va recevoir une œuvre. Un mélange d'excitation et de malaise l'envahit un instant, jusqu'à ce que l'image de l'objet massif lui revienne.

Sans attendre, il commence à déménager son bureau dans sa chambre.

* * *

Le lendemain, les employés de Nat arrivent enfin, portant péniblement le meuble démonté et le mannequin enveloppé dans un plastique. Victor passe le reste de la journée à assembler, visser et reconstituer l'œuvre à partir de ses photos et vidéos. C'est au milieu de la nuit qu'il s'écarte finalement, prenant quelques pas de recul.

Vidé de ses décorations habituelles, son bureau lui avait paru vaste. À présent, le lit à colonnes prend toute la place, et dans la lumière tamisée par le baldaquin, la mariée semble endormie malgré son cou écrasé.

Le jeune homme efface la pensée de sa tête et tourne autour de l'objet massif, confirmant détail par détail l'installation à l'aide des photos prises. Il a remonté la base, arrangé le matelas, replacé les draps et les oreillers, tâtant au passage à la recherche d'un objet caché. Après tout, la blessure du mannequin est le point fort de l'œuvre, et il est masqué par le voile nuptial et le col de la robe. C'est une installation qui se découvre, qui demande qu'on la dérange, la touche. Le jeune homme a même étudié le mannequin avant de l'habiller, se sentant étrangement mal à l'aise d'observer l'objet dénudé.

Finalement, satisfait, il range ses photos. C'est la reproduction la plus parfaite qu'il aurait pu obtenir hors de l'entrepôt délabré. Il reste alors immobile, contemplant la mariée allongée, ses bras étendus

sur les draps, ses pieds chaussés sur le bord, la robe lissée et parfaitement cintrée. Et sous ce blanc soyeux, le personnage a le cou écrasé.

Victor pose la main sur le mur en arrière pour se retenir. La pièce a commencé à onduler légèrement, la lumière s'assombrissant. Il a presque l'impression de voir la mariée bouger, sa poitrine tentant de se soulever, d'attirer l'air qui ne peut entrer par la trachée broyée.

Le jeune homme se rend compte qu'il a arrêté de respirer et prend une large inspiration. Perdu dans la contemplation, il est resté bloqué, éteint. Quelque chose dans cette œuvre le perturbe, et il met ça sur le compte du travail physique accompli aujourd'hui. Il est fatigué, et le manque de sommeil le pousse à imaginer des choses.

Il se force à éteindre les lumières et à aller se coucher. Le mystère présenté dans la lettre, les détails qu'il n'a su lire dans l'œuvre lui apparaîtront certainement à tête reposée.

Dès qu'il s'étend sur son matelas, il sent son corps s'écraser, la fatigue comme un poids qui l'enfonce dans les draps. Dans le silence, il laisse son esprit vagabonder, partir sur ses théories que le sommeil va faire taire. Bientôt, il s'imagine allongé dans le lit à côté de la mariée. Dès que le fantôme s'installe, il n'ose plus bouger de peur de rencontrer le corps froid. L'idée de sentir la robe, le plastique

dur de l'autre côté, à la fois sans vie et assassiné, le répugne. À moitié endormi, il visualise la tête tournée lentement vers lui, par saccades, tressaillant à cause du cou endommagé. Il ne peut voir le visage, toujours caché par le voile, il devient terrifié à l'idée de le soulever malgré lui, de découvrir l'expression de l'autre côté, les traits dessinés, maquillés. La mariée est un cadavre que l'on a laissé pour son époux. L'horreur vient de la réalisation brutale, de la destruction violente de la promesse d'une vie partagée. Par cruauté, par haine. Par vengeance.

Victor se redresse d'un coup, parfaitement réveillé.

Devant son ordinateur, sans avoir pris la peine de s'habiller dans son appartement mal chauffé, il retrouve facilement l'histoire qu'il a déjà lue plusieurs fois. Enfant, il avait été captivé par le livre simplement à cause du nom de son protagoniste, si semblable au sien, comme un appel personnel.

Victor Frankenstein. Le docteur qui créa un homme à l'aide de parties de cadavres, et qui en fit un monstre en le repoussant finalement. Une créature qui se vengea en étranglant la fiancée de Frankenstein, le jour de leurs noces.

Le jeune homme relit le passage du roman de Mary Shelley plusieurs fois. Le meurtrier attend le docteur à la fenêtre, pour assister à la découverte de son crime, pour voir l'épouvante et le malheur

sur le visage de son ennemi. Il faut confirmer cette intuition.

Victor se jette presque sur son ordinateur. Il sait qu'il n'y a rien sur les photos, il l'aurait remarqué. Dès que la machine est prête, il repasse les vidéos une à une. Tandis que l'image tourne autour du lit, il réprime une fois de plus un frisson. Mais ça n'est pas à cause du froid. Dans la pénombre de son appartement, l'éclairage venant presque uniquement de l'écran, le meuble et sa condamnée étendue dessus ont l'air tirés d'une histoire de fantôme.

Ce qui n'est probablement pas faux.

Finalement, c'est dans un plan large qu'il le remarque enfin. Il met sur pause le film et se penche sur l'image, observant intensément l'arrière-plan. Élargissant la fenêtre en arrière, il confirme ce qu'il voit, flou et grossier, mais définitivement là. Un dessin de personnage sur la vitre, un visage déformé au sourire grossier.



3

Les journées sont passées rapidement. Trop rapidement. Victor a peu dormi, énergisé par sa découverte, par son implication.

L'œuvre n'est pas une plaisanterie grotesque et macabre. Elle est un hommage à une scène qu'il a lue et relue. Ce qu'il a ici est un artiste qui a reproduit un moment fort de la littérature. À sa connaissance, ça ne s'est jamais fait. Dans l'antiquité bien sûr, dans l'art classique, mais pas récemment. Jusqu'à maintenant.

Bien sûr, c'est un résumé simpliste de l'histoire de l'art, mais il n'arrive pas à s'en détacher. Ces derniers jours, il a ajouté sur son blogue, testant ses théories, étalant son excitation. Un retour au classicisme au travers de sujets et méthodes contemporains. Ça sonne bien.

Durant ces heures passées à écrire, il a eu l'impression que les pensées coulent, comme s'il a enfin trouvé ce qu'il cherche. Et au milieu de ses descriptions et analyses, il a l'impression de participer, d'ajouter dans l'œuvre un peu de lui-même.

C'est moins d'une semaine après avoir laissé ses pensées sur internet qu'il reçoit un message. Un rendez-vous.

Le courrier électronique est courtois et bref. Émilie Boivin aimerait le rencontrer à sa galerie. Une recherche rapide présente un établissement ouvert depuis longtemps, mais repris récemment. Victor sent la pression dans sa tête augmenter.

Ça recommence. Quelqu'un a flairé l'intérêt, le génie, ou simplement la prochaine discussion de salon. Quelqu'un qui veut se l'approprier. Ce qui veut dire le lui voler.

La mariée est sa découverte. Il a dévoilé l'histoire derrière. C'est maintenant qu'il faut se protéger et s'affirmer.

La galerie est installée sur une rue passante, dans un quartier moderne. Pourtant, la devanture semble plutôt discrète, et les œuvres exposées paraissent insipides aux yeux de Victor. Ce dernier franchit la porte et s'arrête à l'entrée, cherchant du regard. Au fond, derrière une table simple, une jeune femme est en train de travailler. Lorsqu'elle voit qu'il attend, elle se lève et le rejoint.

- Bonjour, je peux vous aider ?
- Émilie Boivin m'a envoyé un message...
- Vous êtes Victor Fradel ?

Il hoche la tête, s'attendant à ce qu'elle le fasse patienter, ou qu'elle lui dise quand sa patronne sera là. Mais la jeune femme sourit en tendant la main.

– Je suis Émilie. Merci de vous être déplacé.

Victor salue mécaniquement la galeriste. Elle doit avoir son âge. Ses manières franches, ses expressions spontanées ne correspondent pas à l'image qu'il s'est créée en chemin. Un instant, il a oublié le discours qu'il a préparé.

– Je peux vous offrir à boire ?

– Non... non merci.

– J'ai lu vos articles.

– Mes articles ?

– Votre blogue.

Il hésite un instant, incrédule.

– Comment vous êtes tombé dessus ?

Elle sourit de plus belle et il se reproche sa question.

– Vous n'écrivez pas pour qu'on vous lise ? Je cherche tout ce que je peux sur l'art, de près ou de loin. Je m'intéresse surtout à l'inhabituel ou au dérangent. Alors quand c'est les deux...

Victor glisse un regard instinctif vers les tableaux accrochés aux murs. Des paysages, des portraits, et c'est au tour de la jeune femme de sembler mal à l'aise.

– Comme vous le savez certainement, je viens tout juste de reprendre la galerie. L'un des accords

que j'ai dû honorer est de terminer l'exposition actuelle. C'est pour ça que je me suis arrêtée sur votre blogue. J'aimerais utiliser votre œuvre pour faire mon vrai lancement.

Le jeune homme se tait un instant. Depuis qu'il a installé la mariée dans son bureau, il a l'impression de devoir la protéger. La lettre de l'artiste est une autorisation implicite à en parler, qui vient avec une responsabilité.

– À quoi vous pensez exactement ? Il n'y a qu'une seule pièce pour le moment. Je sais qu'elle prend de la place, mais elle ne remplira pas votre galerie.

– J'ai quelques idées, mais j'aurais aimé en discuter avec vous. J'ai lu vos articles, votre analyse, le rapport avec le livre de Shelley. Nous pourrions faire quelque chose sur la démarche. L'art non conventionnel m'intéresse énormément. L'art furtif en particulier. Et un artiste anonyme a juste ce qu'il faut pour éveiller la curiosité. Bien sûr, s'il y avait d'autres œuvres...

Victor hésite.

– Ça n'est vraiment pas une démarche commerciale...

– C'est ça qui m'a attirée. J'aimerais me spécialiser dans cette branche artistique. J'ai déjà des clients potentiels à la recherche de quelque chose de différent. Je veux présenter ce qui réveille, ce

qui provoque. Tout l'inverse du populaire. J'ai cru comprendre que c'était votre but également.

Se faire intégrer ainsi dans l'évolution de l'œuvre flatte Victor. Mais son expérience passée le retient.

– Je ne peux pas parler pour l'artiste.

– Ça n'est pas l'artiste que je voulais contacter, c'est vous. C'est votre propos qui m'intéresse. L'enquête.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Tous les artistes tentent de créer de la curiosité pour ce qu'ils ont à dire. Vous avez trouvé le chemin idéal : vous racontez une histoire. La découverte du lit, la recherche de sa signification, les pensées que vous en retirez... C'est cela que je veux exposer.

Le jeune homme se sent sourire malgré lui. Le sentiment qu'il a eu est juste : à présent, il participe à l'œuvre. L'auteur l'a créée, et lui, Victor, va lui donner sa vie artistique. Émilie continue alors qu'il est en train de s'imaginer au milieu d'une foule, au moment du vernissage.

– Bien sûr, il faudrait aller plus loin.

– Plus loin ?

– L'artiste. Il peut rester anonyme, ce serait même probablement mieux. Mais il faut le chercher.

– Je pense que c'est son choix.

– Évidemment. Cependant, on doit présenter une enquête finie, être allés jusqu'au bout.

– Je ne sais pas comment le retrouver.

La jeune femme gagne son bureau et revient avec carte de visite en main.

– J’ai pensé à ça, hier. C’est une de mes amies.

Victor lit le nom sur le papier. Ce sont les coordonnées d’une psychanalyste.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

La galeriste sourit de la réaction.

– Mon idée. Obtenir une psychanalyse des œuvres.

– Des œuvres ?

– Oui. C’est une installation qui explore un autre domaine, qui déborde même sur la littérature. Pourquoi ne pas nous aussi mélanger les genres ? Qui de mieux pour faire une analyse qu’une psy ?

Le jeune homme ne répond pas. Il hésite à rendre la carte, à rappeler que c’est à lui que l’auteur fait confiance. Mais quelque chose dans le sourire d’Émilie le retient. Finalement, il range le papier dans sa poche.

– J’y penserai. Je tente de joindre l’auteur et je vous reviens si ça l’intéresse.

– C’est parfait. J’espère que nous pourrons travailler ensemble. J’aime vraiment votre vision des œuvres.

Ne sachant que répondre, Victor sourit brièvement et sort. À l’extérieur, il a l’impression de

s'enfuir, la sensation qu'il est observé alors qu'il s'éloigne de plus en plus de la galerie.

C'est une occasion inespérée, il en est conscient. Et la proposition de la jeune femme, si elle est honnête, le met en avant au lieu de lui voler sa découverte. Mais ça n'est pas la première fois qu'on lui fait des promesses. En outre, l'idée d'aller voir une psy lui semble intrusive. Ça n'est pas un regard artistique qui sera jeté sur la mariée. Autant aller voir un ébéniste pour qu'il parle du lit.

Remonté, Victor arrive devant chez lui sans s'en être rendu compte. L'image du sourire d'Émilie s'est presque effacée devant la méfiance qu'il a cultivée sur la route. Ses pensées à présent teintées d'un peu de colère, il monte jusqu'à son étage et entre dans son appartement.

Ce qu'il y a de fantastique avec cette œuvre est son évidence, décide-t-il. Une force telle qu'elle n'a pas besoin d'analyse, d'explication. Les émotions, pures et directes, traversent le spectateur encore mieux lorsqu'il n'est pas préparé.

Pour s'en convaincre, il se rend jusqu'à la chambre de la mariée et s'arrête devant la porte. Il ne pense déjà plus à cette pièce comme à son bureau. Pour un peu, il aurait frappé avant d'entrer. Avec un sourire, il tourne la poignée.

Immédiatement, le malaise le reprend. La sensation que quelque chose ne va pas. L'impression

sournoise, distante, mais toujours là, de danger. C'est ce que raconte la scène, se rappelle-t-il. Il fait un pas, mais le sentiment ne le quitte pas. C'est le début de l'après-midi, pourtant le ciel gris sombre donne une teinte presque brune à la journée, créant dans la pièce l'impression d'un crépuscule sans couleur qui n'en finit pas. C'est à ce moment que Victor réalise que les rideaux sont ouverts. La dernière fois qu'il est entré dans son ancien bureau, il les a fermés.

Le jeune homme entame un mouvement vers la fenêtre, mais un détail l'arrête. Un regard.

La mariée le fixe de ses yeux vides.

Il ne peut le confirmer, le voile tombant toujours sur le visage du mannequin, mais il n'en doute pas. Une subtilité dans le positionnement de la tête, dans le buste légèrement relevé. Victor a l'impression qu'elle va se redresser, poser doucement ses pieds sur le sol, marcher jusqu'à lui, les mains tendues, la démarche vacillante, la tête de travers, à peine soutenue par le cou écrasé. Il s'imagine le froissement de la robe, puis l'étreinte froide lorsqu'elle l'atteindrait. Les bras de plastique se resserrent, ne le lâchent pas, le broient lentement, comme la nuque l'a été.

L'image ne dure qu'une seconde. Victor s'arrache à son immobilité, combattant son malaise par l'action. Il replace le mannequin sans relever le